

leur vie; ils ne parloient dans leurs discours que de nous massacrer, c'estoit vn sujet ordinaire de leurs conseils: rien au monde ne leur est si facile, & mesme ils eussent pû le faire sans que deuant les hommes on leur eust imputé ce crime. Nous ne viuons que de ce qu'eux mesmes nous vendent & nous viennent apporter en nostre maison: qui les a contraint de le faire? Ils ont l'usage du poison; ne pourroient-ils pas [190] chaque iour en mesler dans ce qu'ils nous apportent? Ils se tuent assez souuent les vns les autres, & ces meurtres s'imputent aux ennemis, qui tout le long de l'esté & de l'automne font aux embusches sur les chemins; qui les retient de nous massacrer durant ces temps, que nous courons de bourg en bourg sans armes ny defense, quelquefois seuls, & au plus deux de compagnie? N'est-ce pas Dieu qui leur ferme les yeux? n'est-ce pas luy qui nous protege, & qui veut que nous ne doutions pas du soin qu'il a de nous; & que luy seul est nostre forteresse, nos canons, nos armées, nostre pouruoueur, nostre tout. Nous voyons qu'il prend son temps & ses momens à l'heure mesme qu'il le faut: il nous donne l'accez aupres de ceux qu'il veut tirer à foy, quoy que la terre & l'enfer s'y oppose, & cela se fait avec tant de suauité & d'efficace, qu'il est aisé de iuger que c'est vn coup de cette main qui touche fortement d'une extremité à vne autre, & va disposant de tout avec douceur.

Lors que la maladie rauageoit ce pays, nos ouuriers Euangeliques iouyffoient [191] d'une santé plus robuste que iamais en leur vie ils n'auoient eu: la maladie ayant cessé, & par consequent la necessité n'estant plus de courir de bourgade en bourgade pour